

EMILE DESPAX

Étrange destinée de poète sentimentale que celle d'Emile Despax, à qui Dax, sa ville natale, élevait ces jours-ci un monument. De son propre avou, il n'aimait que les livres, les vers parfaits, les belles amitiés, l'amour doux et cruel, les jours tranquilles et ses lendes natales. Or, de bonne heure, la vie administrative l'avait occupé et distrai de son rêve de naturaliste et d'humaniste pour en faire un chef de cabinet de ministre, un fonctionnaire colonial ensuite, en Extrême-Orient, enfin un sous-préfet en Gascogne. C'est là que la guerre est allée le prendre, lui, paisible, discret, élégant et ennuagé par les petites intrigues de la politique locale, pour le mener à la mort pendant la grande bataille de l'Aisne, le 23 janvier 1915.

Il n'avait publié qu'un livre de poèmes à vingt-quatre ans : *La Maison des glycines*, et puis il s'était tu, insatisfait de l'œuvre, se réservant, avec une noble confiance en soi et une magnifique conscience, pour de plus hauts desseins dans l'avenir.

C'est ce livre unique, aujourd'hui épuisé, aujourd'hui introuvable et dont, parait-il, des volontés jalouses empêchent la réimpression, qui assure à son auteur un semblant de gloire posthume.

Car c'est le poète, je pense, autant que le combattant que la ville de Dax, où Despax a vu le jour, le 15 septembre 1851, a entendu honorer hier.

Emile Despax regretait d'avoir été trop impatient à se voir imprimé et surtout d'avoir intégré, ça et là, à travers les poèmes mieux métrés, plus riches de sensibilité et d'harmonie de *La Maison des glycines*, des fragments et des extraits d'une plaquette, *Au seuil de la lande*, qui n'était, somme toute, que la production d'un collégien habile et doué. Il avait compris que ces éléments de qualité inférieure nuisaient à l'architecture et à la solidité de l'ensemble.

Mais il est aisé d'opérer dans *La Maison des glycines* le départ de cet apport de l'adolescence. Il reste alors un ouvrage dont la valeur dépasse d'embelle les mérites que l'on a coutume de louer dans un premier livre.

L'amour, comme il se doit dans des poèmes de jeunesse, est le principal sujet de son lyrisme, le thème impuissamment de l'inspiration, la grande affaire de la vie de ce songeur mélancolique et farouche. Pourtant, malgré la véhémence élogieuse de certains appels, l'ardeur contenue de certains sanglots qui saccadent le rythme, il n'y a là ni fougue désordonnée, ni sensualité.

Point d'étalage de luxure, mais une volupté profonde et angoissée. Rien de ces précisions géométriques et de ces explosions passionnées où s'égarèrent trop de jeunes gens hantés par le désir de la chair amoureuse. Remué et vibrant, Despax ne se croyait pas obligé de nous détailler ses bonnes fortunes en alexandrins frénétiques. Il n'avait aucun goût pour la confession publique de ses succès d'amant ou de ses promesses d'élève. Une pudeur latente répugnait chez lui à de trop nettes allusions. Son amour était fruit de beaucoup de tendresse et de délicate câlinerie ; de beaucoup d'inquiétude et de gravité. Son amour était blanc, réservé et chaste, gardé peut-être de déchoir de son idéal par le souvenir douloureux d'une pureté inconnue. Il ne voulait que caresser de murmures l'âme abandonnée de celles à qui il s'adressait.

Une théorie délicate de jeunes filles aux noms charmants — Marie, Jacqueline, Cécile, Suzanne, Hélène, Lucie — traverse en effet le jardin fleuri de *La Maison des glycines*. La plupart soupçonnent à peine les mystères du péché mutuel. Quelques-unes seulement en pressentent les troubles. Et le poète les aime de loin, en silence, par crainte d'apêurer des cœurs qui s'ignorent, arrêté souvent au bord de l'aveu, par le regret ou le remords d'un grand amour perdu. C'est pour cette absence inouïable qu'il dit ses plus beaux chants et c'est en sa faveur qu'il renonce à ce lot de bonheur humain qui naît d'un amour partagé.

Ah ! que l'amour, selon Emile Despax, est donc éthéré, distant, timide, mélancolique, et qu'il s'élève volontiers de secrète souffrance, de romanesque et de subtiles pensées : s'il aspire à la gloire, dit-il, c'est afin de sauver la mémoire de celle qu'entre toutes et par-dessus toutes il aime. Seigneur, prie-t-il,

*Vous savez que je suis ambiteux pour elle...
Et bien mon Dieu, s'il est au monde, en ce moment,
Un poète assez grand pour que le temps qui lui
Laisse vivre un vers au pied d'une strophe,
Donnez-le-lui, mon Dieu qu'il la chante...*

Qu'il soit heureux, qu'il soit célèbre, de préférence à celui qui avait espéré

*... laisser aux hommes en souvenir
Quelques chose de beau, de durable, de grand.*

Ingénieux à se tourmenter, inconsolable de sa joie ravie, Despax, sans écrire le mot en titre à ses poèmes, ressentit à l'égard sa plainte et sa signification primitives. Sa muse en deuil pleure vraiment sur les tombeaux où dormaient l'amour et l'amitié. Je vois, en effet, un trait bien caractéristique de la sensibilité de Despax et de sa candeur spirituelle dans l'inclination de son âme vers quelques affections masculines et dans la fidélité qu'il conserve à la mémoire de camarades disparus. Il doit à ce sentiment plus rare que l'amour, et fort naturel à son âge, des accents d'un prenant pathétique. La meilleure partie, sans doute, et la plus originale de *La Maison des glycines*, ne serait-ce point ce pèlerinage conté en vers émouvants et dépouillés de littérature, où le poète écoute l'ami mort lui parler de la mort ?

Inséparable de l'idée qu'il se faisait de l'amour, la pensée de la mort obsédait Emile Despax. Le présentiment de la nuit éternelle domine le lyrisme

de ce poète avec autant d'intensité que s'y reflètent les aspects mouvants des âpres paysages de son pays soumis au vent du large. Entre la mer et la forêt de pins, les lignes et le rythme d'une nature austère s'associent aux mouvements d'un cœur méditatif et douloureux, possédé par la dilection du passé et du crépuscule.

Ce Méridional, qui avait vu les merveilles et les mirages de l'Asie et des Indes et qui a été pour unique décor de sa poésie les horizons landais, aimait l'homme déclinant le soir, ses nuances et son apaisement, avec la nostalgie d'un homme du Nord, d'un Rodenbach ou d'un Samain. Dans la partie Sytère, de son volume, je ne trouve pas moins de huit courts poèmes intitulés *Soirs*, qui séparent, dans une symétrie de leit-motiv, de plus amples poèmes, élégies, descriptions ou épîtres familières à des poètes de sa génération.

Excepté dans *Les Idylles latines*, exercices adroits tout imprégnés du souvenir antique, et dans *Les Aïres de France*, variations primesautières et impersonnelles, réminiscentes du matin de la vie et du matin de la poésie, le caractère du lyrisme de Despax est une douceur triste et suggestive, à l'abandon énumérative et oratoire rehaussée d'images vives et de chaudes couleurs. Sa manière de peindre paysages et sentiments l'apparente à M. Francis Jammes. Despax confessait une réelle influence de Jammes sur son art.

Toutefois, à part un « chanteur » aujourd'hui oublié et dont beaucoup ignorent jusqu'au nom même, Léonard à la muse aimable et agreste, Despax ne se reconnaissait disciple d'aucun maître. Sans doute, il cite dans ses vers André Chénier, Lamartine, Desbordes-Valmore, tous ceux qui ont mêlé des larmes aux cris mélodieux de leur passion. Sans doute, il adresse à Henri de Régnier, à Mme de Noailles, des témoignages d'admiration, de même qu'il s'avère l'émule de ces artisans de beaux vers : Léo Larguier, Pierre Benoit, Charles Derennes ; mais il serait difficile d'en inférer quelque influence ou imitation même lointaine. Au contraire, il a si bien affirmé son originalité et son individualité qu'il lui était possible de revendiquer son bien maraudé par quelque peu scrupuleux confrère. Pasteur des rythmes et des mots, Despax avait, dès ses commencements, marqué d'une façon indéchiffrable ses ouailles à son chiffre. Le poète le savait. Je considère, en ce sens, comme des pages les plus vigoureuses et des mieux venues de la poésie contemporaine *Infective*, qui se termine par ces vers :

*Quand l'oubli se ferait si complet
Que tu ne saurais plus trouver, si tu voulais,
Ma brèche dans le tas des hommes, ses poésies,
Tous les vers, à volée, tous les vers les oreilles
Entaillent le ciel, un remords, mon nom,
Au-dessus du bergier, du chien et de l'éton,
Sans le silence creux que le vent aspire,
Sonnez dans les troupeaux une cloche égarée.*

Il s'y avère, en outre, un vrai génie satirique.

Emile Despax aimait, chez Moréas, la fière amertume nourrie de pleurs cachés et de nobles dédains. Il est plus quant à observer que le poète de *La Maison des glycines* a été un des premiers, sinon tout à fait le premier, à adopter pour quelques-unes de ses plus denses rêveries, lui d'instinct fluent et éloquent, la forme étroite et le raccourci gonflé des stances. Il s'en rencontre dans son livre, alternées avec les strophes élégiaques, plusieurs qui sont d'une qualité appréciable. Celle-ci, par exemple :

*Le temps a beau couler et les vides espaces
Vouloir tout éteindre,
L'image du passé revient soudain, repose,
Et comble l'avenir.
Dernier, j'aurai beau vieillir en repoussant mes poésies
Sur mon passé vibrant,
Je suis comme un palais rempli de feuilles mortes
Plus fortes que le vent.*

Sous la forme des stances aussi, il avait exprimé son rêve de bâtir une œuvre durable en vers superbes, « honneur du langage français ». Et, sous cette forme encore, Emile Despax avait

désigné le genre d'hommage qu'il attendait de la postérité :

*Il pleut, le soir. Et je crois voir entre les arbres
De la place vide qui lui
Un buste en pierre blanche et la suite de marbre,
Mon frère passé et dit : C'est lui !*

Mais le vœu suprême de ce poète tendre et né pour l'amour était celui même de Chénier. Il enviait la gloire pour être aimé des femmes.

Léon Bocquet.